

**« Et voici ce que Freud en dit : « L'autorité paternelle a éveillé la critique de l'enfant. Il apprend de bonne heure toutes les faiblesses de son père afin d'échapper à la sévérité de ses exigences, mais la piété dont s'entoure la personne du père spécialement après sa mort, rend plus rigoureuse la censure qui écarte toute critique. »**

Dans ces conditions, la lutte quotidienne pour l'existence vous forge un homme. Mais le déforme tout autant, n'est-ce pas ? Car les injustices y sont légions. Les préférences jouent à plein, provoquant quelques rancoeurs qui, parfois, ne s'éteignent jamais. Tandis que notre mère aurait aimé que nous demeurerions toutes et tous unis, des clans se formaient à qui mieux mieux. Ne serait-ce que pour des raisons de différences d'âge, d'affinités ou de sexe.

Entourés de nos cousins, des oncles et tantes, à deux pas de notre grand-mère maternelle, les possibilités de trouver motif à se consoler étaient multipliées d'autant. Et si cela ne suffisait pas, il y avait, au surplus, les copains et copines de classe. Et je ne m'en privais pas, crois-moi.

Ceci dit, on n'entraît pas chez les uns et chez les autres aussi aisément qu'on pourrait le croire. La plupart des intérieurs, autre que le nôtre et le vôtre, me resteront complètement inconnus. Question de pudeur, probablement. Laquelle pouvait aller jusqu'à nous amener à retenir nos propres sentiments.

« Ah, mon pays ! », s'écria mon père à hauteur du cimetière, tandis que je le ramenais à la maison, après qu'il se fit opérer de la prostate. Ce cri du cœur, illustre tout à fait l'attachement, qui est le nôtre, vis-vis de l'endroit qui nous vit naître et grandir. »



Les premiers qui *partirent*, après la Seconde Guerre Mondiale, n'eurent guère le choix. C'était direction : les chaînes de Peugeot, sinon l'armée ou la police. La poste attirait et décourageait à la fois. La raison en était qu'il fallait faire un stage de quelques années à Paris ou dans sa région. La garde républicaine et les pompiers de Paris firent exception de rares fois. Côté enseignement, les années d'études pour y parvenir, décourageaient encore plus. Restait le sacerdoce, auquel quelques-uns n'échapperont pas. Tant la tradition était forte à ce niveau et dans nos familles, inutile de le redire.

On peut toujours s'en défendre, ou avoir soi-disant tiré un trait sur tout cela, il est bien difficile de ne pas éprouver une certaine nostalgie, un jour ou l'autre. Ce à l'évocation mélancolique de notre passé. Car il s'agit de notre enfance, ce paradis à jamais perdu, dirons-nous. Faute de quoi, rien ne pourrait nous faire regretter les rudes conditions qui présidèrent à notre éducation. À ce propos justement, la question qui demeure dans mon esprit est : *qu'est-ce qui contribua, a priori, à faire en sorte que je devienne ce que je devins et pas autre chose ?* Par exemple, la propension qu'avait mon père d'aller religieusement au bout de ses rêves, n'est certainement pas étrangère à ce que je me misse un jour à militer. Sans que cela ne suffise à elle seule.

Si mes souvenirs ne me trahissent pas et sans trahir personne, je dirais que les femmes ont occupé une immense place dans l'existence de mon père<sup>8</sup>. Sa mère en premier lieu. Viennent ensuite ma mère, la tienne et toutes les autres femmes du village, vis-à-vis desquelles il avait toujours un mot gentil, celui qui visait à leur plaire. Tandis qu'à contrario, elles auraient plutôt été absentes de la vie de ma mère, qui elle s'identifia à son père. Tant et si bien qu'il n'y ait rien d'étonnant à ce que le féminin qu'il y a en moi ne dépasse légèrement le masculin, paradoxalement. Dans la mesure où le premier m'arriva du premier homme auquel je m'identifiai, tandis que le second me venait de ma mère, mon premier objet d'amour. Ceci à un niveau que nous dirons inconscient.

Féminin par nature, le mysticisme de mes parents trouvera, plus que certainement, un écho favorable à l'engagement militant qui fut le mien. Aussi bizarre que cela puisse paraître. Bonjour l'hystérie. Car il en faut nécessairement, dès l'instant où l'on veut s'arracher à nos misérables et fatales conditions de mortels. Tous les artistes le savent, le disent et l'écrivent à qui veut bien les entendre ! Pour preuve que la vérité peut être dite, voire écrite, en vain s'il n'y a pas quelques oreilles préparées à la disséquer. Les riches, quant à eux, ne l'ignore pas et sont même prêts à nous la vendre.

<sup>8</sup> La nouvelle, un peu dans le même style.  
<sup>9</sup> Ainsi que dans la mienne et celle de mes frères.